

Héliotrope par affect littéraire

Le rite de passage : depuis le processus de préparation, d'agacement, d'oubli (ah ! le violon resté dans le salon), au chargement de la voiture, enfants, chats, bagages et caisses de livres, aux résolutions de départ (cette année, vous m'aidez !), jusqu'à l'arrivée dans le bleu, là où l'outremer touche l'azur en dessinant une ligne de lumière presque blanche.

Comme chaque année, une fois les volets ouverts, les lits faits et le frigo rempli (car le « monstre du frigo », lui, ne prend pas de congés), le temps se met à couler, le vent à souffler, le soleil à mouvoir, les ombres à porter différemment.

Première nuit agitée, pas encore vraiment ici : la vieille peau d'hiver tombe, le cerveau tourne en boucle, frénétiquement, mais déjà quelque chose se déploie qui oublie, rassérène, rappelle et répare. Le livre est ouvert et repousse le sommeil. Cette nuit-là, le « commissaire aux morts étranges » voit le Paris de Casanova, de La Pompadour intriguer... Des souffles pour des vies imaginaires, des souffles de vie ailleurs, dans d'autres temps, pour les vies à vivre.

Deuxième nuit qui est une « générale » pour les colliers de suivantes : trouver l'ajustement aux bruits d'ici, chiens, oiseaux, volets qui grincent, courants d'air qu'on laisse librement traverser la maison. Je m'attache au commissaire au cœur dur mais droit, les intrigues se nouent autour de lui, et ses certitudes vacillent autant que les miennes à le suivre.

Troisième nuit profonde, orée d'un nouveau rythme. Casanova repart, esprit brillant et libre, les morts sont élucidés, La Pompadour sauve une France pour peu de temps, la révolution viendra. Je ferme le livre....

Durant ces trois jours, le bleu et le blanc des vagues, le jaune du sable et du soleil, le vert des pins... la palette des couleurs de mon bonheur me donnent congés des sujets de l'hiver. C'est le temps de l'observation intérieure, de la vérification des liens, des deuils de ceux du passé et de l'appréhension des nouveaux. Une autre curiosité s'épanche.

Mes livres de sociologie prennent également congé, au profit de la littérature et de la bande dessinée (roman graphique dit-on parfois pour être savant paraît-il). Des livres de papier : le sable qui s'immisce entre les pages et les fait crisser, les dos que je plie sans ménagement, entre deux bains, les gouttes d'eau qui perlent ensuite des cheveux et décorent les pages à la reprise de la lecture, parfois un retour en arrière parce qu'un passage a été coupé par une

conversation badine, légère, amicale, ou bien par une rêverie, accrochée à la vision d'un enfant jouant dans l'eau, d'une vague perlée, d'un couple assoupi, ou d'un groupe de jeunes en plein apprentissage de l'adolescence.

Je suis une de ces lectrices précocement omnivores que la sociologie décrit comme une race résistante. J'aime ce que la sociologie décrit comme masculin : la science-fiction, la fantasy... Je préserve une part de lectures légitimes (je reviens régulièrement vers Châteaubriant quand j'ai besoin de souffle) mais, en « bonne «éclectique » diplômée, mon jugement de dégoût s'est désinhibé (je n'ai pas de honte à dire que je n'ai aucun goût pour Zola, ni Céline, qui m'ont profondément irritée, de même que pour Proust qui m'a ennuyée, tandis la prolixité jugée parfois vulgaire de Balzac est pour moi jubilatoire, et sans doute éminemment pré-sociologique). Moins encore quand je les lis à la plage...

Je me souviens des livres que j'ai aimés, de leur forme, texture, des contextes où nous avons cohabités, tout autant (et parfois plus) que de leurs histoires. Un grand nombre d'entre eux suivent mes mobilités personnelles et professionnelles : ils sont un habit de cœur et d'âme (*animus*). Je les rature parfois, je corne souvent les pages, je plie les reliures dans mon impatience de les lire... et ces marques sont autant de rides à la surface de leur peau. Cohen a accompagné mon premier grand amour, Beckett le second. Déjà à la plage.

De la librairie où je vais ici régulièrement, abandonnant mon « ami » Amazon, je ramène des trouvailles, sur la foi d'une couverture, d'une quatrième, d'un titre... rarement d'un conseil. Ces rencontres surprises sont les délices des vacances : vagabondages d'esprit, quand on peut perdre le temps d'un détour...

Comme les histoires-détours de mon enfance, celles que mon père (et oui!) m'inventait pour m'endormir, qui éloignaient la peur du noir, l'incertitude du vivant et assurait de l'amour, encore et toujours. De celles qui donnaient une force aussi invisible que durable. Alors, et la suite ? Des myriades de question, des brassées d'émotions, les bras dans les bras, enlacés, dans la chaleur des corps qui aiment. De celles que j'ai raconté à mes enfants aussi, de celles que j'ai découverte ou que je me suis racontée à travers eux, espérant les doter d'un monde d'intelligence émotionnelle où ils pourraient puiser à volonté, au hasard ou avec préméditation. Toujours les bras dans les bras, les corps serrés...

Peut-être est-ce que pour cela que j'aime tant lire à la plage (tout et parfois même de la sociologie...): la chaleur du soleil estival convoque celle, enveloppante, des câlins de

l'enfance, celle, rêvée, des mondes imaginaires ou souhaitées, des îles qui en chacun de nous abritent le précieux. Je suis héliotrope par affect littéraire.

Les héliotropes sont des plantes appartenant à la famille des Boraginacées, qui doivent leur nom au fait que leurs feuilles se tourneraient vers le soleil. Il en existe environ 250 espèces dans le monde, notamment dans les régions subtropicales. ...